

Réentendre «Le Chant de la machine»

BD ▶ Quinze ans après le raz-de-marée «French Touch», le journaliste français David Blot republie *Le Chant de la machine*, BD culte où se conte l'épopée du disco et de la house music. Entretien.

En 2000, le label «French Touch» cartonne partout, ses disques s'exportant par cargos. Quand la techno connaît ses rassemblements géants, des «super-clubs» ouvrent à Berlin ou Tokyo. Hier méprisées en France ou en Angleterre, les musiques électroniques redéfinissent désormais les canons de la *dance music*, redynamisent le rock, rénovent les esthétiques pop et inaugurent une industrie hyper lucrative jouée à l'échelle globale. Comment en est-on arrivé là? Surtout, maintenant que la house est affaire de grammaire musicale mondiale, quelle est son histoire?

Cofondateur des soirées parisiennes *Respect* et journaliste à Radio Nova, David Blot répond par une bande des-

sinée composée avec le dessinateur Mathias Cousin (1972-2002). Une fresque épatante où, entre anecdotes, reconstitution d'épisodes clés, intuitions futées ou portraits de pionniers oubliés sont contées les conditions dans lesquelles, de New York à Chicago et Manchester, le *beat house* est devenu peau du monde. Epuisé depuis des années, *Le Chant de la machine* connaît aujourd'hui une nouvelle vie aux Editions Allia.

Pourquoi republier cet ouvrage aujourd'hui?

David Blot: C'est un coup de chance. Delcourt, qui avait d'abord signé ce projet, ne savait pas comment le promouvoir. En 2011, l'éditeur Manolosanctis l'a ressorti, mais a fait faillite peu après. Maintenant, Allia s'en empare. C'est une fierté. D'abord parce que cette maison publie les ouvrages de référence consacrés à la musique. Ensuite parce que cette BD est la première à figurer à leur catalogue.

Dans quel contexte est né *Le Chant de la machine*?

A une époque où la house était ostracisée en France, au milieu des années 1990, trouver des informations était difficile. Si on ne m'avait pas confié les épreuves de *Keep On Dancin'*, l'autobiographie de Mel Cheren – patron du label West End Records et cofondateur du club new-yorkais Paradise Garage –, je n'aurais jamais pu parler de David Mancuso ou de Tom Moulton, deux figures essentielles et pourtant méconnues du disco. Pour le reste, j'ai réalisé une série d'interviews à partir desquelles j'ai élaboré ce récit. Mais la mémoire est fragile. D'autant plus lorsqu'il s'agit de souvenirs ayant trait à la nuit! Par conséquent, le premier volume, paru en 2000, s'est construit entre faits historiques et épisodes fantasmés. Le deuxième, publié en 2002, se fonde lui sur ce à quoi j'ai assisté.

Qu'est-ce qui vous fascinait dans cette épopée?

L'invention d'une liberté qu'offrent les clubs et la nuit. A travers eux, une culture, une communauté, des codes et rituels particuliers se sont élaborés. Il faut souligner que le *dancefloor* est toujours un lieu de ferveur et de résistance au réel, à ce qui menace. J'ai constaté cela à New York lors d'une soirée *Body & Soul*: les danseurs y communient dans un fièvre quasi-religieuse.

Qu'avez-vous découvert en élaborant cette bande dessinée?

Les conditions par lesquelles le disco est né dans un New York en banqueroute économique. Ensuite, comment cette musique s'est développée sous une forme synthétique, la house, s'exportant en Europe, et bouleversant progressivement les standards de la *dance music* et de la nuit. Mais une question hante ce livre: pourquoi cherche-t-on à danser en liberté? C'est un fait: danse et fête traversent toute notre histoire commune. A ce propos, je lis

actuellement la biographie *Je, François Villon* de Jean Teulé (Pocket, 2007). Il y a une scène où Villon et ses amis font la fête et finissent au petit matin à la Fontaine des Innocents, à Paris. Exactement comme le feraient des *kids* aujourd'hui!

«Le disco, c'est la base», assure votre récit.

Quand on travaillait sur ce projet, l'opposition était forte entre les gens issus du rock ou de la new wave et les «house kids». On ne se souvient pas aujourd'hui combien les trentenaires qui dirigeaient l'industrie musicale ne voulaient pas entendre parler de techno. Affirmer «le disco, c'est la base», c'était dire «on a raison, vous verrez». Et puis Daft Punk est arrivé. Soudain, la bataille était remportée. Après, c'est devenu moins intéressant.

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID BRUN-LAMBERT

David Blot et Mathias Cousin, *Le Chant de la machine*, préface de Daft Punk, Editions Allia, 2016, 240 pp.